

Les demandes de définition en français parlé. Aspects grammaticaux et interactionnels¹

Elwys DE STEFANI

Université de Neuchâtel & Université de Bâle (Suisse)

elwys.destefani@unine.ch

This article aims to analyze a construction which is commonly described as an interrogative structure that speakers use to ask for a clarification of a comprehension problem. In spoken French, *ça veut dire quoi?* seems to be the most employed form when clarification is required. In many cases, the structure is followed or preceded by a constituent which is co-referential to the clitic *ça*, thus leading to a dislocated construction, such as *ça veut dire quoi quinquennal?* First, these forms – as well as similar expressions, like *qu'est-ce que ça veut dire* – will be analyzed with regards to their information structure (topic/focus). Thereafter, the emphasis is put on the functions which these constructions accomplish in interaction, whereby their sequential positioning as part of an adjacency pair (of the *question-answer* type) is taken into account. If in numerous cases the second part of the adjacency pair is expected to be *ça veut dire...*, in other cases the «answer»-part is expressed in another way. On these bases, the analysis will identify the different discourse tasks that speakers engaged in an interaction accomplish by using these forms.

1. Objet d'étude

Les aspects grammaticaux et syntaxiques de la phrase interrogative en français ont fait l'objet de nombreuses études. La grande variété de réalisation de l'interrogation a souvent été interprétée comme un outil de différenciation stylistique. Comme l'a démontré Blanche-Benveniste (1997), les différentes constructions que les locuteurs ont à disposition pour formuler une question ne peuvent pas être expliquées uniquement en faisant recours aux registres de la langue. Il existe aussi des contraintes morphosyntaxiques qui semblent déterminer la forme d'une structure interrogative.

¹ Cet article a été réalisé dans le cadre du projet de recherche *Les constructions topicales et focales comme ressources interactionnelles. Une investigation sur l'axe grammaire - interaction sociale*, financé par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique (subside n° PP001-68685) et dirigé par Simona Pekarek Doehler.

Une recherche basée sur des données empiriques orales permettra non seulement de voir quelles sont les formes interrogatives effectivement employées par les locuteurs mais aussi comment ceux-ci les utilisent. C'est donc l'optique des locuteurs qui sera privilégiée dans l'analyse qui suit.

Loin d'examiner toutes les structures interrogatives, l'analyse se concentrera sur la demande de définition, englobant des constructions du type *Qu'est-ce que ça veut dire?*, *Ça veut dire quoi?* etc. En effet, il semblerait que l'emploi de cette construction serve souvent à poser une question, mais aussi à accomplir un travail interactif. Il va de soi qu'il ne sera pas possible de considérer ce genre de constructions indépendamment des formes construites avec *être* (comme *C'est quoi?*, *Qu'est-ce que c'est?* etc.) qui fonctionnent fréquemment comme des demandes de définition².

Ainsi, les aspects de la structure interrogative en français parlé qui demandent à être approfondis relèvent des questions suivantes:

1. Quelles sont les structures interrogatives récurrentes dans les conversations spontanées?
2. Avec quelles fonctions les locuteurs emploient-ils ces différentes structures dans l'interaction?

Pour répondre à ces questions, nous allons d'abord présenter quelques constructions interrogatives telles qu'elles peuvent être observées dans un corpus de conversations spontanées et d'interviews semi-directives. Dans un deuxième temps, nous soumettrons à une analyse conversationnelle une séquence tirée d'une interaction spontanée. Finalement, nous tenterons de dégager quelques-unes des fonctions que ces formes interrogatives accomplissent dans l'interaction.

² Une analyse portant sur les différences fonctionnelles et interactionnelles entre les formes interrogatives *ça veut dire quoi*, *c'est quoi*, *qu'est-ce que ça veut dire* et *qu'est-ce que c'est* reste à faire.

2. La demande de définition en français parlé

La construction comprenant l'élément *quoi* semble être parmi les plus courantes dans l'interaction orale. Dans le corpus examiné³, elle se présente sous différentes formes:

a. Forme d'interrogation simple

(FNRS-F)

631 [ça veut dire quoi/

Cette forme est utilisée lorsque le référent⁴ auquel renvoie la question est clairement identifiable par les interlocuteurs, étant donné qu'il constitue le topic discursif de l'extrait dans lequel apparaît ce tour de parole.

b. Interrogation suivie d'un élément disloqué

(FNRS-B)

976 [...] ah ça veut dire quoi quinquennal/ [...]

Il s'agit dans ce cas d'une structure disloquée⁵ qui présente un syntagme détaché à droite de la structure syntaxique formant une proposition. Par ailleurs, le clitique *ça* et le référent *quinquennal* sont coréférentiels. Nous verrons par la suite que cette structure syntaxique peut être utilisée par un locuteur pour introduire un changement de topic, dans le sens où la problématisation d'un élément référentiel peut mener à l'abandon momentané d'un topic discursif, ce qui rend possible l'introduction d'une séquence latérale.

b.1. Interrogation + SP, suivie d'un élément disloqué

(FNRS-D)

680 ça veut dire quoi en allemand *at* °at°

Dans le cas présent, le syntagme *en allemand* sert à pointer le problème de compréhension lexicale par lequel le locuteur exhibe ses connaissances insuffisantes de la langue allemande. Il rend reconnaissable qu'il perçoit l'élément *at* comme faisant partie de la langue allemande (il s'agit en effet de la forme verbale *hat*, qui correspond à la troisième personne du singulier indicatif du verbe *haben* 'avoir'). En même temps il signale par là qu'il ne

³ Nous remercions Bernard Py, Marinette Matthey et Cecilia Serra pour avoir mis à notre disposition les données recueillies dans le cadre du projet de recherche 12-50777.97, financé par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique.

⁴ Il peut s'agir également d'un référent discursif qui renvoie à un énoncé entier, plutôt qu'à un seul syntagme.

⁵ Dorénavant nous utiliserons les abréviations DG (pour la dislocation à gauche) et DD (pour la dislocation à droite).

maîtrise pas suffisamment l'allemand pour comprendre le mot qu'il problématise. Si d'un point de vue syntaxique le syntagme prépositionnel *en allemand* se rapporte plutôt à la formule interrogative, d'un point de vue informationnel il apparaît comme un élément de cadrage par rapport à la notion problématique.

c. Interrogation précédée d'un élément disloqué

(DS-ami130434)

21 LEA (ou) °nt° . mais °nt° ça veut dire quoi

Il s'agit d'une structure présentant un élément disloqué à gauche qui peut recouvrir des fonctions similaires à celles évoquées pour b. Dans le corpus soumis à examen elle tend toutefois à apparaître avec une fréquence mineure par rapport à b. Si Barnes (1985), Ashby (1988: 206), Blasco-Dulbecco (1999: 89) et d'autres ont souligné qu'en français parlé les DG sont beaucoup plus fréquentes que les DD, ce constat ne s'avère pas forcément juste pour ce qui concerne les demandes de définition. Par conséquent, il paraît légitime de penser que cette construction répond à d'autres besoins discursifs que celle présentant une dislocation à droite. Il sera donc possible de compléter la liste des différences entre DG et DD que dresse Lambrecht (2001: 1068), et qui porte sur l'emplacement du syntagme déplacé, le marquage de cas, le lien anaphorique et sur certains aspects de la prosodie⁶.

2.1. *La structure informationnelle de la phrase interrogative: topic, focus*

Si l'on s'intéresse aux différentes fonctions que certaines structures grammaticales peuvent avoir dans l'interaction, il est nécessaire de définir au préalable les aspects informationnels de la structure syntaxique en question. Il faut notamment distinguer le topic phrastique (TOPIC_{PHR}) du topic discursif (TOPIC_{DIS}). Dans les recherches s'intéressant au premier concept de topic, l'analyse se base sur le niveau de la phrase; elle peut toutefois tenir compte des aspects pragmatiques de certains agencements syntaxiques; cf. Lambrecht (1994). D'un point de vue textuel et discursif, le topic (ou thème) renvoie souvent à de l'information contextuellement présente et accessible;

⁶ «Cross-linguistically, ANTITOP elements are more tightly connected with the predicate-argument structure of the clause than TOP elements (cf. Lambrecht, 1981; Ziv 1994). As a result, LD and RD obey different constraints on locality, embeddability, case marking, anaphoric linking, and prosody» (Lambrecht 2001: 1068). Pour clarifier les abréviations employées par Lambrecht notons que ANTITOP = antitopic, TOP = topic, LD = left-dislocation, 'dislocation à gauche' et RD = right-dislocation, 'dislocation à droite'.

dans ces approches le topic a par conséquent une étendue interphrastique. De même dans une perspective interactionnelle, l'analyse du topic dépasse les limites imposées par une définition phrastique du terme et tient compte de son déploiement dans le discours ainsi que de sa dimension séquentielle; cf. Mondada (1994: 27-64). Une fois franchies les bornes de la phrase, la dichotomie qui oppose un *thème* 'ce qui est donné' à un *rhème* 'ce qui est nouveau' – dont la paternité est attribuée à l'école de Prague –, ainsi que les développements ultérieurs que cette distinction a connus (p. ex. en termes de *topic/focus*, *topic/comment* etc.) ne sont plus opérationnels.

Pour les formes a)-c), on peut affirmer qu'il s'agit de constructions qui présentent la structure informationnelle de base suivante:

TOPIC_{PHR} + V + FOCUS
(ça veut dire quoi)

Lorsqu'un locuteur utilise cette formule, le clitique *ça* peut renvoyer à un référent présent dans le cotexte précédent ou bien il peut être couplé avec des unités qui précèdent ou suivent la formule interrogative en question. Quant à la nature grammaticale de la forme *ça* dans les exemples qui nous intéressent ici, on peut la concevoir comme un pronom clitique déployant les fonctions d'un élément anaphorique/cataphorique et occupant la place du sujet. Cette forme renvoie à un élément (objet de discours, référent lexical ou autre) qui a été introduit précédemment, ou qui va être introduit par la suite, et à propos duquel le locuteur demande une information nouvelle. Dans les demandes de définition, le *ça* semble opérer à un niveau purement textuel: en effet, la métadiscursivité de la question – par laquelle le locuteur porte l'attention sur une séquence problématique du discours – fait du *ça* un élément de reprise textuelle. Dès lors, le *ça* ne fonctionne pas ici comme un «rappel d'information censée incluse dans le savoir partagé par les partenaires de l'interlocution» (Reichler-Béguelin (1988: 19), qui propose une approche mémorielle des processus de référence), mais comme un moyen de problématiser ce que Milner (1982) a appelé la *référence virtuelle* d'un élément textuel⁷. Le locuteur y renvoie en utilisant un interrogatif, en l'occurrence la forme *quoi* qui, dans une perspective phrastique, constitue le focus. Comme le soulignent Lambrecht & Michaelis (1998) par rapport aux demandes d'information, l'élément interrogatif (le *wh-word*) représente le focus

⁷ Toutefois, comme on le verra plus tard, les choses ne se présentent pas de manière aussi simple. Pour Lambrecht & Michaelis (1998: 513) «[...] utterance of a WH-question pragmatically asserts the desire of the speaker to know the identity of the referent inquired about via the WH-expression».

de la phrase, même s'il n'exprime pas une information nouvelle⁸. Par ailleurs, l'expression *information nouvelle* doit être employée avec une certaine précaution: en effet, l'utilisation de la forme interrogative *quoi* peut également être considérée comme une stratégie employée par un locuteur pour demander un coréférent d'un référent lexical problématique, et non pas pour obtenir la signification lexicale d'un terme. En linguistique, le concept d'*information* est souvent utilisé sans définition claire. Il semble toutefois se baser sur l'idée qu'entre une information *ancienne* et une information *nouvelle* il doit y avoir une certaine «cohérence sémantique»; cf. Charaudeau & Maingueneau (2002: 315). Dans le cas d'une phrase interrogative – et dans une conception statique de la sémantique – il est évident que le *quoi* ne peut pas véhiculer une information nouvelle. Un modèle sémantique dynamique – qui envisagerait la construction du sens comme une tâche accomplie interactionnellement par les locuteurs – permettrait de suggérer que l'interrogatif *quoi* peut servir à un locuteur pour rendre reconnaissable la nécessité de posséder d'ultérieures unités d'information afin de garantir la cohérence sémantique du discours. Dans cette optique, en disant *ça veut dire quoi*, le locuteur exhibe son engagement dans la construction collaborative du sens en cours, en projetant comme prochain mouvement pertinent un tour de parole responsif de la part de ses interlocuteurs, et d'un autre côté en signalant de manière explicite un problème de compréhension.

2.2. Pour une approche interactionnelle

Une autre possibilité de concevoir l'élément *quoi* se présente lorsqu'on dépasse le niveau purement phrastique de l'analyse. D'un point de vue interactionniste, la demande de définition peut en effet être considérée comme une demande de (ré)action: le locuteur formulant une demande de définition donne dans bien des cas à son interlocuteur une tâche interactionnelle très précise qui consiste à fournir une explication par rapport au problème (lexical ou référentiel) soulevé par le premier locuteur. Le passage du niveau de la phrase au niveau du discours dans l'analyse pose toutefois quelques problèmes terminologiques qui nous ont obligé à faire une distinction entre un topic phrastique et un topic discursif. Une tentative d'obvier à ces inconvénients consiste non seulement à adopter une notion de *topic* qui peut se référer en même temps à la structure phrastique et à la structure discursive, mais aussi à dépasser la dichotomie traditionnelle qui oppose le topic au focus, en termes d'information ancienne vs. information nouvelle, par

⁸ De nombreux chercheurs de tradition générativiste ont également souligné que dans les *wh-questions* l'élément interrogatif occupe la place du focus; cf. Lefebvre (1989: 359).

exemple, en adoptant la notion d'*aboutness* introduite par Reinhart (1982). Si l'on se réfère au positionnement syntagmatique de l'élément interrogatif, on est obligé d'abandonner la terminologie traditionnelle avec laquelle on décrit surtout les aspects informationnels des unités de langue. C'est pour cette raison que nous introduisons ici la notion de *slot* pour indiquer la position (au niveau de la phrase) dans laquelle se trouve l'élément interrogatif. Ce terme présente deux avantages: d'une part il ne se réfère pas forcément au statut informationnel et d'autre part, il peut être adopté dans une perspective interactionniste pour signifier un élément du tour de parole que le locuteur marque comme «échangeable». En linguistique, le terme est connu surtout dans le domaine de la tagmémique où il est utilisé dans la description de la structure de la phrase; cf. Pike & Pike (1982: 490). Pour une autre utilisation du terme, on renvoie à Weinreich (1980: 11-12) qui l'emploie pour indiquer la position à l'intérieur de la phrase qui peut être occupée par des unités de langue appartenant à une même catégorie grammaticale (p. ex. des sujets, des prédicats etc.). Nous utilisons ici ce terme uniquement pour indiquer le positionnement syntagmatique de l'interrogatif, sans poser de restrictions par rapport à la classe ou la catégorie grammaticale à laquelle appartiendrait l'unité «remplacée» par *quoi*⁹. Dans cette acception, le terme est employé d'ailleurs aussi par Lambrecht & Michaelis (1998: 490) qui l'utilisent – sans le définir – pour indiquer les *wh-words* dans les interrogatives anglaises¹⁰.

Voyons un exemple:

(FNRS-E)

1 Q [voilà voilà
 2 C ((doucement)) <xxxx xxxxxxx>=
 3 Q =ouais . mais/ vous arriveriez à:: euhm à quantifier à peu près
 4 qu'est-ce que vous comprenez pas c'est quoi c'est la: moitié:/
 5 c'est le tie:rs/ c'est le qua:rt/ [c'est euh
 6 A [je sais pas .. il y a des trucs
 7 dans les phrases qu'on comprend pas/ [je sais pas combien c'est
 8 Q [ouais

Dans cet extrait, Q utilise la structure *c'est quoi* pour formuler la première partie d'une paire adjacente¹¹ par laquelle elle ouvre un slot (marqué par le

⁹ En effet, le slot *quoi* dans *ça veut dire quoi* peut être remplacé par différents genres de syntagmes, comme dans les exemples suivants: *Ça veut dire jaune*, *Ça veut dire maison*, *Ça veut dire que j'ai faim*, *Ça veut dire fous-moi la paix*.

¹⁰ Lambrecht & Michaelis (1998: 490) soutiennent que «[...] drawing the hearer's attention to a slot in need of a filler is not the same thing as drawing the hearer's attention to a future discourse topic.»

¹¹ Une *paire adjacente* peut être définie comme une suite récurrente de deux tours de parole, dont le premier pose des contraintes sur le deuxième. Il s'agit typiquement d'une séquence du type question/réponse, salutation/salutation, etc.

quoi) qui est censé être complété par l'interlocuteur A. En même temps, cette structure permet à Q d'établir une liste de syntagmes nominaux qui pourraient être repris par A dans le tour suivant. On constate que les différents syntagmes nominaux occupent la même place que l'interrogatif *quoi* (immédiatement après *c'est*). Il s'agit là d'ailleurs d'une des raisons pour lesquelles Lambrecht & Michaelis (1998) accordent au *quoi* une valeur focale: au niveau syntaxique, le *quoi* est situé à la même position que les syntagmes nominaux qui composent la liste dressée par Q¹².

Le statut de *c'est* n'est en revanche pas très clair. A un niveau purement textuel, on pourrait argumenter que dans la structure *c'est quoi* le clitique a une valeur cataphorique/anaphorique parce qu'il renvoie à un élément lexical qui le suit ou le précède¹³. Il est toutefois vrai aussi que dans cette séquence il n'y a pas d'antécédent textuel bien délimité, ce qui nous amène à penser que dans le cas présent, le clitique renvoie à un référent en cours d'élaboration¹⁴. Il serait également possible de considérer la tournure *c'est quoi* comme étant composée d'une structure présentative (*c'est*), suivie d'un élément lexical indiquant le placement d'un slot qui doit être remplacé par un syntagme nominal. Comme l'ont souligné différents auteurs (Chafe: 1994, Lambrecht: 1994), les structures présentatives sont souvent employées pour introduire un référent nouveau, ce qui semble être le cas dans l'exemple que nous analysons ici. Par conséquent, la stratégie discursive prospectée par Q se révèle être la suivante:

Première partie de la paire adjacente: *c'est* + slot (*quoi?*)

Deuxième partie de la paire adjacente: *c'est* + SN

La stratégie répétitive adoptée par Q lui permet d'introduire plusieurs syntagmes nominaux qui prennent la place du slot. Il en suit un effet de mise en relief des syntagmes nominaux qui sont présentés par Q comme des éléments faisant partie d'une liste. L'élaboration de cette liste par Q lui permet de faire une projection par rapport à la suite de l'interaction. En répétant

¹² «[...] the *qu*-word of the question appears in the same syntactic position, and with the same prosodic (and intonational) features, as the argument focus of the answer»; Lambrecht & Michaelis (1998: 513).

¹³ Gajo (1993: 209) reconnaît une fonction déictique au *c'est* qui sert à «introduire un contenu prédicatif en lien avec un cadre précédemment posé» et qui par conséquent a trait à l'anaphore, mais aussi à la deixis spatiale. Ainsi il propose de considérer le *c'est* déictique comme «extrapolation du *c'est* présentatif».

¹⁴ Dans une conception mémorielle de la référence, le *ce* renvoie à un référent hautement accessible cognitivement dans l'interaction en cours, étant donné que sa nature de clitique véhicule un contenu descriptif minimal; cf. Ariel (1988, 1990) et Apothéloz & Pekarek Doehler (2003).

plusieurs fois la même construction syntaxique (*c'est* + SN), Q sollicite son interlocuteur à remplir le slot ouvert. En effet, la liste commence par la structure *c'est quoi*, c.-à-d. par une formule qui marque le slot à travers l'utilisation d'un élément interrogatif et qui, par conséquent, a un haut degré d'indétermination. Or, si l'on regarde la fin de la liste, on constate qu'elle se clôt par la forme *c'est euh*, où l'élément *euh* – que l'on considère d'habitude comme une marque d'hésitation – signale d'une façon très explicite le positionnement du slot ainsi que son aspect indéterminé. C'est seulement à ce moment-là qu'A intervient avec un chevauchement, exhibant de cette manière qu'il a reconnu sa tâche discursive (ligne 6). Il intervient toutefois en utilisant une structure différente: il produit en chevauchement la formule *je sais pas*, montrant ainsi qu'il lui est impossible de fournir un syntagme nominal adéquat à la série évoquée par Q, qui ne comprend que des termes de quantité (*la moitié*, *le tiers*, *le quart*). Il rendra explicite cette incapacité d'indiquer une quantité définie en utilisant un pronom relatif de quantité (*je sais pas combien*) qui, en l'occurrence, aurait également pu être employé par Q pour indiquer le slot à remplir (*c'est combien?*).

3. La demande de définition à structure détachée dans l'interaction

Dans l'extrait qui suit, on assiste à une conversation spontanée entre une francophone (Léa) et deux locuteurs germanophones (David et Markus) pour lesquels le français est une langue 2 mais dont le premier possède une très bonne compétence du français. La conversation a été enregistrée à Bâle au cours d'un repas qui a eu lieu dans l'appartement de David.

(DS-ami130434)

1 DAV et pis demain/ qu'est-ce que vous faites\
 2 (2s)
 3 LEA doma::ni (1s) moi je:: j'ai rendez-vous à dix heures/ . mh:
 4 ((inspiration de 2s)) pour euh:: . pour organise:r . ma future
 5 installation .. du mois de septembre/
 6 DAV mhm=
 7 LEA =octobre
 8 DAV où\
 9 (1s)
 10 LEA à la *°db°-areal*
 11 (1s)
 12 DAV ah oui tu m'en avais parlé
 13 LEA [oui
 14 MAR [c'est où ça/
 15 LEA ((inspiration)) c'est euh:: c'est à la gare allemande/ . à bâle
 16 (2s) à la gare . allemand .. °db°
 17 MAR AH: .. ok\
 18 LEA =*areal*\
 19 (1s)
 20 MAR (ach) [xxx
 21 LEA [°nt° euh
 22 MAR *jo^jo^jo*\
 23

23 LEA =(ou) °nt°. mais °nt° ça veut dire quoi
 24 DAV je sais pas . *nordtangente* [je crois
 25 MAR [°nord*
 26 LEA ah [°nord*
 27 MAR [°no-* . *nord* .. *tang[ente*
 28 LEA [°tangente*
 29 (2s)
 30 MAR *tangente .. ja ja*/
 31 LEA ça veut dire ((rire)) <*tangente*> ((en riant))
 32 MAR oui c'est
 33 LEA ça veut dire quoi *tangente*
 34 MAR c'est *tangieren etwas* eh:
 35 (1s)
 36 LEA passer/
 37 MAR passer oui
 38 DAV toucher
 39 MAR [toucher
 40 LEA [le nord- . nord passé/
 41 DAV non c'est le [(mot)
 42 LEA [le nord qui passe ((début rire))
 43 MAR (h) [mhm
 44 DAV [(((rire léger))
 45 (1s)
 46 MAR oh là là .. oui^oui^oui^oui^oui^oui^oui^oui^oui c'est ça/
 47 LEA ((arrête de rire)) (h) attrapez le nord [((continue à rire))
 48 MAR [((rire))
 49 DAV non c'est le: le] nom de la nouvelle autoroute qu'ils ont&
 50 LEA ((fin rire))]
 51 DAV &construit là-bas
 52 LEA ah::
 53 MAR [°das ist eine nordg- tange- tangente*\
 54 LEA [xx
 55 (1s)
 56 MAR non mais c'est
 57 LEA une TANGente
 58 MAR c'est *eine [ta-*
 59 LEA [la tangente du nord [((rire))
 60 MAR [oui c'est *eine tangente* und
 61 parce qu'il [xxx direction nord c'est *eine nordtangente* c'est ça
 62 non/
 63 LEA [(((tousse))
 64 (1s)
 65 LEA mh
 66 (2s)
 67 LEA (h) . donc euh voilà ((souple))
 68 DAV (h) [voilà

Léa, une artiste, annonce à David et à Markus qu'elle doit se rendre à la *°db°-areal* (l. 10) pour s'occuper de sa prochaine installation. Par ce nom, les habitants de Bâle désignent l'ancien entrepôt de la société ferroviaire allemande, la *Deutsche Bahn*, que l'on a rendu accessible au public, notamment par l'ouverture d'un restaurant, d'un bar et de locaux qui accueillent des événements culturels ainsi que des concerts. Le même endroit est connu aussi sous l'étiquette *nt* ou *nt-Areal*: cela signifie, entre autres, que les expressions *°db°-areal* et °nt° introduites par Léa aux lignes 10 et 21 sont coréférentielles. D'ailleurs, Léa introduit la variante °nt° pour contribuer à

résoudre les problèmes situationnels que Markus affiche à la ligne 14. Il est intéressant de voir, à ce niveau, que Léa interprète dans un premier temps les difficultés de Markus comme des problèmes liés à une éventuelle non-connaissance de l'endroit évoqué (15-16) et ensuite comme un problème référentiel (21). Elle introduit l'élément °nt° après que Markus a rendu reconnaissable aux lignes 17 (AH: .. ok|=) et 20 ((ach) /xxx) que le problème a été résolu et que la séquence latérale autour de la localisation de la *°db°-areal* peut être close. C'est précisément à ce moment-là que Léa, en chevauchement avec Markus, fait intervenir la dénomination °nt°, ce qui induit Markus à répondre par des *jo^jo^jo*|= (l. 22), montrant ainsi qu'il connaît cette deuxième appellation. A la ligne 23, Léa répète l'élément °nt° en le réintroduisant par (ou), conjonction qui dans le cas présent sert à marquer la coréférentialité des termes en question. Dans le même tour, après une pause minimale, elle formule la première partie d'une paire adjacente comme construction disloquée à gauche: =(ou) °nt°. *mais °nt° ça veut dire quoi* (l. 23). Ce faisant, elle pose au centre de l'attention l'élément °nt° qu'elle a elle-même introduit et à propos duquel elle demande à présent une clarification.

Dans la séquence soumise à examen, cette première demande de définition est construite par une DG. Cela est rendu possible parce que l'élément sur lequel porte la question est présent **dans le même tour** dans lequel la demande est formulée et parce qu'il s'agit, par conséquent, **d'un élément très saillant**. Autrement dit, la demande de définition est formulée par le même locuteur qui a précédemment introduit le référent sur lequel porte son questionnement. Dans cette perspective, la demande de définition peut introduire une séquence latérale ayant pour but de résoudre le problème de compréhension. Ceci semble contredire l'observation de Givón (2001: 265), selon laquelle la DG est utilisée pour réintroduire des référents topicaux qui ont été en dehors du focus d'attention de la conversation pendant un certain temps¹⁵.

Le tour de Léa est suivi immédiatement d'un tour responsif de David, qui formule ainsi la deuxième partie de la paire adjacente: *je sais pas* . *nordtangente* [/je crois (l. 24). Il est intéressant de voir qu'après une marque d'hésitation (*je sais pas* .), David utilise dans sa réponse également une structure détachée, mettant ainsi en avant la forme linguistique qu'il propose pour remplir le slot ouvert par Léa à la ligne 23, à savoir *nordtangente*. L'analyse informationnelle de la construction utilisée par David est rendue difficile par le fait que la nature du syntagme [/je crois (l. 24) n'est pas très

¹⁵ «L-dislocation is typically a device to mark topical referents, most commonly definite and anaphoric ones, that have been out of the focus of attention for a while and are being brought back into the discourse»; Givón (2001: 265).

claire. S'agit-il simplement d'une formule de modalisation ou bien faut-il interpréter le tour de David comme une variante elliptique d'une phrase comme *Je crois que ça veut dire *nordtangente**? Dans ce dernier cas, l'énoncé pourrait être analysé comme une sorte de topicalisation qui – dans les termes de Lambrecht (1994) – servirait à promouvoir au statut de topic primaire l'élément **nordtangente** et au statut de topic secondaire le *je*. La répétition et ratification du terme **nordtangente** par Markus dans les tours suivants (ll. 25-30) montre que c'est bien sur cette notion que porte la discussion dans cette séquence. En adoptant cette optique, on peut considérer la demande de définition, au niveau informationnel, comme une stratégie que les locuteurs ont à disposition d'une part pour introduire un focus indéfini (*quoi*), et d'autre part comme une sollicitation à transformer ce focus en un élément topical, donnant lieu, de cette manière, à l'ouverture d'une séquence latérale.

Les contributions de Léa aux lignes 26 et 28 font émerger un nouvel élément problématique: en effet, Léa décompose la réponse de David en deux morphèmes lexicaux. On voit à la ligne 28 qu'elle produit la forme [**tangente**] en chevauchement avec le même mot, prononcé par Markus. Elle répète, pour ainsi dire, une forme lexicale qu'elle ne connaissait pas jusqu'à ce moment-là, se catégorisant ainsi comme une «apprenante». Cette auto-catégorisation est perçue par Markus qui ratifie la production verbale de Léa à la ligne 30 en répétant [**tangente**].

Par la suite, cet élément est problématisé par Léa à la ligne 31 par une nouvelle demande de définition: *ça veut dire ((rire)) <*tangente*> ((en riant))*. Léa opte visiblement pour une autre structure informationnelle que celle employée à la lignes 23: elle place l'élément topical (activé aux ll. 27-30) à la fin de la construction. En plus, à la l. 31 Léa n'emploie aucun élément interrogatif pour formuler sa question. La position du slot (*quoi*) projetée est occupée par un rire qui se prolonge jusque dans la formulation de l'élément problématique. Cette structure est traitée comme une demande par Markus, qui amorce une explication à la ligne 32: *oui c'est*. Ceci montre qu'il n'est pas toujours nécessaire d'introduire un élément interrogatif dans une demande de définition. Dans le cas discuté ici, le rire de Léa – traduisant sans doute aussi l'aspect drôle de la situation qui voit Léa deux fois de suite demander des éclaircissements – fonctionne comme une «stratégie interrogative». Elle rend explicite sa demande de définition à la ligne 33 qui se présente comme une auto-correction de la formulation précédente et dans laquelle on reconnaît une DD: *ça veut dire quoi *tangente**. Au-delà de la différence au niveau de la structure informationnelle entre les deux types de demandes introduites par Léa aux lignes 23 et 33, on peut évoquer un emploi différent lié au positionnement séquentiel de l'élément problématisé. A la l. 33 Léa extrait en effet un élément d'un tour précédent.

Dans cette deuxième occurrence, la demande de définition est construite par une DD: l'élément sur lequel porte la question est présent **dans un tour précédant** le tour dans lequel la demande est formulée. Dans ce cas, le locuteur formulant la demande de définition reprend un référent qui a été introduit auparavant par un autre locuteur. La demande de définition ainsi construite peut également introduire une séquence latérale ayant pour but de résoudre un problème de compréhension.

On aura remarqué dans cet exemple que la complétion de la paire adjacente prospectée par les demandes de définition ne se fait pas par une formulation du type *ça veut dire X*. Les slots posés par l'interrogatif *quoi* sont remplis soit directement à la ligne 24 (introduit par ce que Schegloff (1996: 62) a appelé un *preatory epistemic disclaimer*, c.-à-d. l'unité *je sais pas* . qui marque en quelque sorte la non complétude du tour), soit en faisant recours à une autre construction, à savoir le type *c'est X*, que l'on retrouve plusieurs fois dans différentes tentatives de définition (ll. 32, 34, 41, 49). On constate également que la formulation répondant à cette première partie de la paire adjacente peut être coénoncée par deux interlocuteurs: ceci peut être observé aux lignes 56 et 57, où Markus initie la structure par *c'est*, projetant justement la complétion de la paire adjacente, réalisée par la suite par Léa: *une TANGente*.

A première vue, l'analyse que nous avons développée ci-dessus semblerait appuyer une hypothèse de départ, selon laquelle la demande de définition porterait sur la référence virtuelle d'un terme, c.-à-d. sur une signification qui existerait en dehors du contexte discursif. Dans la séquence qui se déploie à partir de la ligne 23 jusqu'à la ligne 28 et qui porte au dénouement de l'abréviation *nt*, on reconnaît clairement que la solution *nordtangente* proposée par David et ratifiée par les autres participants ne peut pas être considérée comme la «signification» de *nt*. Il s'agit au contraire d'une explication qui est constituée de façon collaborative par les interlocuteurs et qui par conséquent est fortement ancrée dans l'interaction en cours. Ceci ne signifie nullement que *nordtangente* soit l'explication «correcte» de *nt*¹⁶. De cette constatation – qui rejoint l'idée conversationnaliste selon laquelle le sens est construit dans l'interaction – il s'ensuit une critique de la dichotomie avancée par Milner (1982), qui différencie entre *référence actuelle* et *référence virtuelle* mais qui ne tient pas compte du caractère situé de l'interaction.

¹⁶ En effet, une consultation rapide du site internet du nt-Areal permet de constater que *nt* est l'abréviation de *non/territorial* (cf. www.areal.org).

4. En guise de conclusion

Nous avons essayé d'examiner l'utilisation que les locuteurs font de la demande de définition dans la conversation. Pour ce faire, nous sommes partis des structures interrogatives identifiées par Blanche-Benveniste (1997). Il s'est avéré dans l'analyse que les locuteurs emploient différentes stratégies pour a) formuler une demande de définition et pour b) répondre à une demande de définition. Dans certains cas, celle-ci est même construite rétrospectivement par un participant qui s'en sert, en même temps, comme d'un *membership categorization device* (cf. Sacks, 1992); c'est le cas de Léa, lorsqu'elle problématise le terme «tangente» dans l'exemple que nous avons soumis à examen.

Il a également été observé que dans les réponses à une demande de définition les interlocuteurs reprennent rarement la structure lexicale proposée dans la première partie de la paire adjacente (du type A: *Ça veut dire quoi?* – B: *Ça veut dire X.*). Quant à la structure informationnelle des demandes de définition, il a été possible d'observer certains aspects du fonctionnement des interrogatives disloquées à gauche (reprenant un référent présent dans le même tour) et à droite (reprenant un référent introduit précédemment). Si de nombreux linguistes ont reconnu dans l'emploi de ces structures syntaxiques un moyen que les locuteurs ont à disposition pour promouvoir un référent au statut de topic, leur utilisation à l'intérieur de phrases interrogatives ne peut pas être expliquée de cette manière. Principalement parce que les demandes de définition peuvent porter sur un référent qui constitue déjà le topic de l'interaction (cf. Il. 31 et 33). La demande de définition formulée avec une disloquée sert plutôt à porter l'attention des participants sur un problème de compréhension d'un élément lexical (qui peut représenter l'*aboutness* de la conversation). Le locuteur exprimant une demande de définition incite ses interlocuteurs à fournir un focus¹⁷, déployant par là même son désir de connaître la signification d'un élément lexical qui lui est incompréhensible.

Conventions de transcription

/ \	intonation montante, intonation descendante
.	pause brève
..	pause moyenne
...	pause longue
(2s)	pause en secondes
[]	début et fin d'un chevauchement
xxx	segment non identifiable

¹⁷ Rochemont (1978: 36) conçoit la demande d'information comme «a request to the listener to supply the missing NP FOCUS»; cit. in Lambrecht & Michaelis (1998: 493).

()	transcription incertaine
&	continuation du même tour de parole
=	enchaînement rapide
mère	emphase
:	allongement vocalique ou consonantique
-	interruption
^	liaison
((rire))	commentaire
<>	extension de la validité du phénomène indiqué entre (())
(h)	aspiration
TAN	augmentation du volume
* *	prononciation allemande du segment entre * *
◦ ◦	segment épilé

Bibliographie

- Apothéloz, D. & Pekarek Doehler, S. (2003). Nouvelles perspectives sur la référence: des approches informationnelles aux approches interactionnelles. *Verbum*, 25, 109-136.
- Arcangeli, M. (2003). Schegge di sintassi della comunicazione. Prove di ricognizione su *tema/remà, dato/nuovo, noto/non noto* nella teoria dell'enunciato. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 119/1, 1-50.
- Ariel, M. (1988). Referring and accessibility. *Journal of Linguistics*, 24, 65-87.
- Ariel, M. (1990). *Accessing noun-phrase antecedents*. London: Routledge.
- Ashby, W. J. (1988). The Syntax, Pragmatics, and Sociolinguistics of Left and Right Dislocations in French. *Lingua*, 75/2-3, 203-223.
- Barnes, B. K. (1985). *The Pragmatics of Left Detachment in Spoken Standard French*. Amsterdam: Benjamins.
- Blanche-Benveniste, C. (1997). A propos de *Qu'est-ce que c'est* et *C'est quoi*. *Recherches sur le français parlé*, 14, 127-146.
- Blanche-Benveniste, C. & Jeanjean, C. (1987). *Le français parlé. Edition et transcription*. Paris: Didier-érudition.
- Blasco-Dulbecco, M. (1999). *Les dislocations en français contemporain. Etude syntaxique*. Paris: Champion.
- Button, G. & Casey, N. (1984). Generating topic: The use of topic initial elicitors. In J. M. Atkinson & J. Heritage (eds), *Structures of Social Action: Studies in Conversation Analysis* (pp. 167-190). Cambridge: Cambridge University Press.
- Button, G. & Casey, N. (1985). Topic nomination and topic pursuit. *Human Studies*, 8, 3-55.
- Cadiot, P. (1988). De quoi ça parle? A propos de la référence de *ça*, pronom-sujet. *Revue de Linguistique Française*, 56, 174-192.
- Chafe, W. L. (1994). *Discourse, Consciousness and Time*. Chicago/London: University of Chicago Press.
- Charaudeau, P. & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris: Seuil.
- Chisholm, W. S. Jr., Milic, L. T. & Greppin, J. A. C. (1984). *Interrogativity. A colloquium on the Grammar, Typology and Pragmatics of question in seven diverse languages*. Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.
- de Cornulier, B. (1984). Signification indirecte par *est-ce que* et par *do* auxiliaires. In P. Attal, & C. Muller (éds), *De la syntaxe à la pragmatique* (pp. 31-60). Amsterdam: Benjamins.

- Florea, L. S. (1983). Structure et agencement de la phrase orale. Le modèle «topic-comment». *RRL*, 28, 209-222.
- Gajo, L. (1993). L'Acquisition de «c'est», «c'est... qui/que». Etude de cas. In N. Janz & J.-M. Adam (éds), *Travaux d'étudiants* (pp. 207-224). Lausanne: Université de Lausanne.
- Givón, T. (ed.) (1983). *Topic continuity in discourse: a quantitative cross-language study*. Amsterdam: Benjamins.
- Givón, T. (1984). Ute. In W. S. J. Chisholm (ed.), *Interrogativity. A colloquium on the Grammar, Typology and Pragmatics of question in seven diverse languages* (pp. 215-243). Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.
- Givón, T. (2001). *Syntax. An Introduction*. Amsterdam: Benjamins.
- Goloubéva-Monatkina, N. (1995). Questions et réponses dans le discours dialogique. *La linguistique*, 31/1, 3-15.
- Jeanjean, C. (1982). Qu'est-ce que c'est que «ça»? Etude syntaxique de «ça» sujet en français parlé. La construction «quand P + ça». *Recherches sur le français parlé*, 4, 117-151.
- Kaiser, E. (1980). *Strukturen der Frage im Französischen*, Tübingen: Narr.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1991) (éd.). *La question. Linguistique et Sémiologie*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- Koshik, I. (2003). Wh-questions used as challenges. *Discourse Studies* 5/1, 51-77.
- Lambrecht, K. (1994). *Information Structure and Sentence Form*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lambrecht, K. (2001). Dislocation. In M. Haspelmath, E. König, W. Oesterreicher & W. Raible (eds), *Language Typology and Language Universals* (pp. 1050-1078). Berlin / New York: de Gruyter.
- Lambrecht, K. & Michaelis, L. A. (1998). Sentence Accent in Information Questions: Default and Projection. *Linguistics and Philosophy*, 21, 477-544.
- Le Goffic, P. (1994). *Grammaire de la phrase française*. Paris: Hachette.
- Lefebvre, C. (1989). Some Problems in Defining Syntactic Variables: The Case of Wh-Questions in Montreal French. In R. Fasold & D. Schiffrin (eds), *Language Change and Variation* (pp. 351-366). Amsterdam: Benjamins.
- Léon, J. (1992). Interrogation totale en *est-ce que* et couple question-réponse dans un corpus de débats politiques. *French Language Studies*, 2, 207-235.
- Milner, J.-C. (1982). *Ordres et raisons de langue*. Paris: Seuil.
- Mondada, L. (1994). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir: Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Lausanne: Université de Lausanne.
- Pike, K. L. & Pike, E. G. (1982). *Grammatical Analysis*. Dallas: SIL & UTA.
- Pohl, J. (1965). Observations sur les formes de l'interrogation dans la langue parlée et dans la langue écrite non littéraire. In G. Straka (éd.), *Actes du X^{ème} Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes* (pp. 501-513). Paris: Klincksieck.
- Reichler-Béguelin, M.-J. (1988). Anaphore, cataphore et mémoire discursive. *Pratiques*, 57, 15-42.
- Reinhart, T. (1982). *Pragmatics and Linguistics. An Analysis of Sentence Topics*. Bloomington: Indiana University Linguistics Club.
- Sacks, H. (1992). *Lectures on Conversation*, Oxford: Blackwell.
- Schegloff, E.A. (1980). Preliminaries to preliminaries: Can I ask you a question? *Sociological Inquiry* 50, 104-152.
- Schegloff, E.A. (1996). Turn organization: one intersection of grammar and interaction. In

- Ochs E., Schegloff E. A. & Thompson S. A. (eds), *Interaction and Grammar* (pp. 52-133). Cambridge: Cambridge University Press.
- Selting, M. (1992). Prosody in conversational questions. *Journal of Pragmatics* 17, 315-345.
- Sinclair, A. & Van Gessel, R. (1990). The Form and Function of Questions in Childrens Conversations. *Journal of Pragmatics* 14, 923-944.
- Straub, K., Wilson, C., McCollum, C. & Badecker, W. (2001). Prosodic Structure and wh-Questions. *Journal of Psycholinguistic Research* 3/4, 379-394.
- Weinreich, U. (1980). *On Semantics*. Philadelphia: University of Pennsylvania.